



La planète sauvage

de René Laloux

Fiche technique

France/Tchécoslovaquie
- 1973 - 1h12 -Couleur

Réalisateur :
René Laloux

Scénario et dialogues :
Roland Topor et **René Laloux**, d'après le roman :
Oms en série de **Stefan Wull**

Dessins originaux :
Roland Topor

Directeurs du graphisme :
Joseph Kabrt et **Joseph Vania**

Musique :
Alain Goraguer



Résumé

Les habitants de la planète Ygam, les Draags, sont des androïdes de 12 mètres de haut, aux yeux rouges et à la peau bleue. Ils ont atteint les plus hauts sommets du savoir et leur existence est surtout faite de loisirs et de réflexion. Ils possèdent et traitent avec bonté, de minuscules animaux familiers, les Oms. Doués d'intelligence, les Oms sont affectueux avec leurs maîtres.

Tiwa, la jeune fille du Grand Edile, adopte un bébé Om qu'elle baptise Terr. Au début, Terr est un petit animal docile aux caprices de sa maîtresse. Mais, à quinze ans, Terr, lassé de cette vie luxueuse et confinée d'animal domestique, s'enfuit et rejoint des hordes d'Oms révoltés qui vivent à l'état sauvage...

Critique

(...) Il est évident que l'on fera dire à cette allégorie le message de son choix. Pour les uns, **La planète sauvage** justifie toutes les politiques d'équilibre : celle des Etats-Unis face à l'URSS, celle de l'Europe face aux Super-Grands, celle des Arabes face à l'Occident. Pour les autres, ces symboles qu'on joue à placer sous forme de permutations circulaires n'épuisent pas le propos de René Laloux, dont la réflexion remet en question le "credo" scientiste de la société occidentale : à savoir qu'il ne suffit plus d'être maître de la technologie la plus avancée, encore faut-il garder le contrôle de l'intelligence du coeur et de la morale sur l'usage qu'on fait de sa force, sur l'excès auquel nous exposent un orgueil démesuré, une vanité trop satisfaite... On le voit, ce film riche de significations ouvre la voie à de multiples prolongements, pour peu que l'on passe l'état d'envoûtement contemplatif où nous plonge l'étonnante beauté des images, des couleurs et des

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

sons.

A ce niveau, on ne sait plus comment exalter l'étrangeté de ces personnages animés, et les décors insolites où ils vivent : ces Draags à l'œil rouge, ces satellites de méditation planant dans l'espace, ces fleurs carnivores, ces géants en stuc, ces fusées miniatures brisant le silence constellé des galaxies appartiennent à notre imaginaire, et se nichent depuis des millénaires dans l'inconscient collectif.

Cette réflexion de rêves oniriques, refoulés depuis l'enfance dans chacun d'entre nous, éclate soudain sur l'écran avec une beauté et une force à vous couper le souffle.

Henry Chapier
Combat - 19 décembre 1973.

(...)Le dessin animé français est bel et bien vivant. On ne le sait pas assez. Le très beau film de Topor-et Laloux est une merveilleuse occasion de s'en convaincre.

L'inspiration, puisée dans le roman de science-fiction de Stefan Wull, *Oms en série*, est à la fois pittoresque, brillante et symbolique. Les dessins sont beaux, provocants et fantastiques. L'animation, faite dans les studios de Prague et due à deux techniques : le papier découpé et le dessin sur cellulo, est de qualité. Cette **Planète sauvage** vaut son voyage intersidéral, d'autant plus qu'on peut le faire dans un fauteuil de cinéma(...)

Robert Chazal
France-Soir - 6 décembre 1973

(...)Mais nous ne sommes pas contraints, de rire. On peut préférer rêver. Nul spectacle ne nous y entraîne aussi bien que **La planète sauvage**, le film le plus surprenant sans doute de cette fin d'année. C'est un dessin animé de long métrage français. Celui-ci est d'une originalité exceptionnelle d'une invention graphique constante, d'un intérêt dramatique étonnant. L'association du peintre-dessinateur Roland Topor et de l'animateur René Laloux nous vaut un fabuleux voyage dans l'espace et le temps(...) Le conte deviendrait d'horreur si l'humour du récit et le feu d'artifice constant du graphisme ne rétablissaient l'équilibre. Avec ses plantes sécateurs, son ironique oiseau-éléphant encagé, sa lune gryyère, son dortoir palpitant comme un larynx, ses roches vivantes, sa végétation de diamant et d'acier, ses animaux à béquille articulée, ses bulles de la méditation, **La planète sauvage** ne cesse de nous proposer de nouvelles énigmes et de nouvelles joies. On peut dire, certes, que dans sa signification globale, avec son message d'humanisme simplet, la fable est un peu courte. J'apprécie pour ma part cette modestie : dans la science-fiction, c'est la philosophie que je redoute et la poésie que je recherche. **La planète sauvage**, c'est de la science-fiction selon mon cœur.

Pierre Billard
Le Journal du Dimanche - 23 décembre 1973

(...)Il plairait à Henri Michaux, ce monde des Draags, où des "écoutateurs d'instruction" infusent la connaissance en langage de Grande Carabagne. Les gadgets de la technologie avancée y côtoient les ptérodactyles de l'ère secondaire. Des androïdes bleus aux yeux rouges logent leur douze mètres dans les salons pastel en forme de coquilles Saint-Jacques. A leurs pieds, une vermine lilliputienne a pris le maquis. Ces Oms sont bons à faire des jouets de luxe pour les enfants, ou, des cibles pour safaris exterminateurs.

Le film est l'histoire de leur rébellion. Elle profite d'un secret éventé : pour se recharger d'énergie vitale, les Draags expédient vers les statues géantes d'un satellite en friche leurs doubles lovés dans des sphères translucides. Fabuleuse opération "survie" qui ressemble à un lâcher de ballons sur les totems de l'île de Pâques.

On goûte là, admirablement accordé aux caprices du fantastique, l'humour déboussolant de Roland Topor. Pour déchaîner l'imaginaire, le décalage d'échelle à la Micromégas ne suffit pas, ni les figures symboliques du récit, avec sa cité souterraine, son génocide bien tranquille, son vol prométhéen du "feu". Il y faut l'exubérance un peu folle de trouvailles visuelles qui vacillent entre la cocasserie et l'angoisse.

Alors, supposez Jérôme Bosch en balade chez Yves Tanguy. Le décor ? Dans un désert à pustules, une tuyauterie vénéneuse de bulbes, de cornes, de boyaux. Des escargots-cousettes, des caïmans de combat, des volatiles hilares à la limite de l'anémone y déploient le fourmissement darwinien : tentacules, aiguilles, pinces, trompes. Dans cet univers, en proie à des éclosions accélérées et à des fièvres agressives, on évolue parmi les arbres fouettards et les éruptions de cristaux. Belle transcription des paniques du rêve, la planète Topor a sa place dans la galaxie freudienne.

Michel Flacon
Le Point - 3 décembre 1973

(...)Savourons notre plaisir devant ce festival d'imagination, d'intelligence et de poésie. Soulignons surtout qu'il s'agit d'un film qui, certes, peut être vu par les enfants, mais qui est avant tout un film adulte pour les adultes. La chose est rare, et si nous avons vu, l'année dernière, et dans un genre très différent, le corrosif **Fritz the cat**, nous n'avons, la plupart du temps en matière de dessin animé de long métrage, que les sirupeuses niaiseries anthropomorphiques de l'usine Walt Disney. Or, par la pensée comme par la beauté des formes, **La planète sauvage** va plus loin que 90 % de la production cinématographique courante. Ce que dit le film sur les Draags et les Oms et leur désir final d'aménager leurs planètes de façon vivable et pacifique, est singulièrement d'actualité à l'époque du kilomètre 101 et des stades de Grèce ou du Chili.

Lyrisme et fantaisie. Quant à la forme (résultat de quatre ans de travail), elle est due à une technique nouvelle qui a la particularité de réunir les deux techniques habituelles du "dessin animé sur cellos" et du "papier découpé articulé". Quand on voit **La planète sauvage**, on oublie toutes les techniques, on est plongé dans un véritable univers lyrique où tout a son mouvement, son style autonome, sa merveilleuse fantaisie.

Jacques Doniol-Valcroze
L'Express - 3 décembre 1973

(...)On a tout dit sur la beauté des dessins de Topor ; ce qu'on n'a peut-être pas assez souligné, c'est la rigueur de son scénario, très supérieur au roman de Stefan Wul dont il est tiré. Vu sous l'angle psychanalytique, le film est une série de variations sur les rapports du petit enfant et de ses parents, et surtout sur l'abîme que crée entre eux la différence de taille. Le malentendu commence à la naissance : nous voyons sortir de l'oeuf une sorte de lézard qui se précipi-

te sur le premier animal du voisinage pour se faire dorloter ; or l'animal n'est pas sa mère, il n'appartient pas à son espèce et il l'avale. Tout se résume en cela : parents et enfants n'appartiennent pas à la même espèce, il n'y a pas de communication possible entre eux. Au mieux, l'enfant est pour ses parents, comme les Oms pour les Draags, un petit animal domestique, qu'on dorlote et que parfois on torture ; devant ces géants tout-puissants, sa seule ambition est de prendre sa revanche un jour, de détenir à son tour le pouvoir de vie et de mort et d'en user.

Jacques Goimard
Positif n°156 - février 1974

(...)Si l'image est - par nature - inapte à restituer ce type de rebondissement, elle enrichit par contre certains passages de l'œuvre de Wul, visualisant la pensée de Terr lorsqu'il mémorise le savoir des Draags ou créant de toutes pièces un extraordinaire bestiaire et d'hallucinants décors qui n'étaient qu'assez vaguement suggérés par le romancier.

Dès lors, la symbolique de l'idée dépouillée de toute complexité, ayant délibérément choisi de parler simplement de choses profondes (au contraire de bien des créateurs contemporains, acharnés à masquer les plus banales pensées sous les fumigènes de l'abstraction), Laloux et Topor affirment la souveraineté d'un langage pictural extrêmement raffiné. Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de ce film que d'offrir au vaste public auquel il est destiné une telle subtilité dans le graphisme, une invention constante, une aussi surprenante virtuosité : en préférant au "cellulo" classique, séduisant quant au rendu du mouvement, la technique plus aride et délicate du "papier découpé en phrases", les auteurs affirment leur respect du trait et de la couleur. A l'anony-

mat des séries américaines, à la souplesse du style en "O", à la frénésie du cartoon, ils répondent par le raffinement, la lenteur, la sophistication.

Jacques Zimmer
Cinéma 74 n°183 - janvier 1974

Entretien avec le réalisateur

Comment êtes-vous venu à la mise en scène ?

La mise en scène est un bien grand mot. J'ai tourné un film avec les malades. Ils participèrent au scénario et au spectacle d'ombres chinoises. J'ai tourné en 16mm, en collaboration avec Jacques Brissot. Ce film a été programmé dans une émission de Frédéric Rossif à la télévision. C'était en 1958. Deux ans plus tard, je réalisais en 35mm un film d'animation en couleur : **Les dents du singe**. Les dessins étaient exécutés par les malades et le scénario construit de manière collective.

Puis vous venez à Paris...

Oui. J'ai monté un atelier de peinture avec des enfants dyslexiques, c'est à dire des enfants qui souffrent de troubles du comportement. Puis j'ai participé au Service de la Recherche qui en était à sa première année. Mais ma participation consista à ne rien faire. J'avais déjà envie de faire un film avec trois dessinateurs dont Topor, Ylipe et Folon. Nous voulions réaliser une histoire fantastique construite autour de trois univers graphiques différents. Le film n'a pas abouti mais une amitié est née avec ces trois célèbres dessinateurs.

En 1964, je tournais **Les temps morts** en collaboration avec Topor. C'était un court métrage sur l'assassinat. Commentaire de Jacques Sternberg.

En 1956, ce fut **Les escargots**, un autre court métrage sur des dessins de Topor qui remporta le Grand prix de Mamaia, le prix spécial de Cracovie, le Grand Prix

de Prade et de Trieste.

Pendant que je réalisais *Les escargots*, André Valio et Henri Damiani, des productions Armorial, me proposent de tourner un long métrage.

Vous acceptez, bien sûr...

J'ai choisi un roman de Stéfan Wul, le meilleur romancier français de science-fiction, édité au "Fleuve Noir". Stéfan Wul est dentiste à Evreux. Il semble pour le moment avoir abandonné la plume pour la roulette. C'est dommage. Le titre du roman que nous retenons s'intitule *Oms en série*. Avec Topor, nous avons construit un scénario très libre (nous trahissons avec intelligence, si vous voulez) d'après ce roman. Nous avons écrit, Topor et moi, les dialogues. C'est ainsi qu'est née **La planète sauvage**.

Un film d'animation n'est pas un travail aisé...

Il était pratiquement impossible de monter en France un long métrage d'animation. Le problème est de trouver une structure de production avec des équipes de techniciens, de dessinateurs. Nous avons immédiatement pensé à Prague qui est la capitale européenne de l'animation. **La planète sauvage** est devenue une co-production franco-tchèque. Nous avons signé le protocole d'accord en 1967 et nous nous sommes mis au travail en 1969.

Qu'est-ce que le film d'animation ?

En général, il y a deux sortes de film d'animation. Le dessin animé classique sur cellulose et le dessin animé de papier découpé.

La première technique a son avantage. Elle donne une animation très souple. C'est la technique utilisée par les américains et Walt Disney. L'inconvénient, c'est sa pauvreté sur le plan graphique.

La technique du papier découpé, utilisée en Europe après 1945 (Henri Gruel, Jan Lenica en Pologne, Jacques Colombat et Jean-François Laguionie) a l'avantage

de donner une grande richesse graphique. Par contre la souplesse de l'animation est quelque peu limitée...

Comment intervient le metteur en scène ?

Il y a les maquettes de Topor. En fonction d'elles, je crée une situation dessinée avec les numéros de plan, des cadrages et les indications pour le tournage proprement dit. Le responsable du graphisme des personnages travaille directement avec moi sur les dessins. Le responsable du décor aussi. Nous tournons à l'aide de trois caméras.

Est-ce le premier film en France de ce genre ?

Pas exactement car il y a eu **La bergère et le ramoneur**. Néanmoins, il me semble neuf sur le plan spectacle. C'est un film qui s'adresse à tous les publics.

Comment le définir ?

C'est en quelque sorte un hymne à l'éducation. Avant tout, c'est une épopée, un western surréaliste.

Le réalisateur

Né le 13 juillet 1929 à Paris. Divers métiers et travail dessin et peinture jusqu'en 1955.

De 1955 à 1959, dirige un atelier de peinture et monte des spectacles de marionnettes à la clinique psychiatrique de Cour-Cheverny (Docteur Jean Oury).

En 1960, écrit et réalise **Les dents du singe** avec une équipe de malades de la clinique du Dr Jean Oury. Prix Emile Cohl, Grand Prix de Manheim et le Prix de la Qualité.

En 1964, écrit et réalise avec la collaboration du dessinateur Roland Topor **Les temps morts** qui obtient un Prix à la Qualité.

En 1965, écrit et réalise toujours avec la collaboration du dessinateur Roland Topor, **Les escargots**, film qui obtient, notamment : le Grand Prix de Mamaia, le Grand Prix à Prades, le Prix spécial du jury à Cracovie, le Prix spécial du jury à Trieste.

En 1966, obtient le Premier Prix ex-aequo à la Qualité. En 1967, expose ses toiles à la Galerie du Tournesol à Paris. En 1968, Exposition de Groupe à la Galerie Tamara Pfeiffer à Bruxelles. En 1969, commence un film d'animation de long métrage, **La planète sauvage**. En 1972, écrit le scénario et les chansons pour le film de court métrage de Jacques Colombat : **La montagne qui accouche**.

Filmographie

La planète sauvage	1973
Les maîtres du temps	1981
Gandahar	1987

Documents disponibles au France

L'avant scène n°149/150 - juillet/septembre 1974

Utopia n°210 - janvier/mars 2001

Articles de presse...